

### AU CREUX DES GORGES

Construit en arc de cercle au bord de la falaise, à 634 mètres d'altitude, Moustiers-Sainte-Marie possédait les ingrédients nécessaires à la fabrication de la céramique : l'eau, le bois et une terre argileuse.



**DE GÉNÉRATION EN GÉNÉRATION** Fille de céramiste, Michèle Blanc (ci-dessus, à gauche) a créé son propre atelier en 1977. Avec l'entrée de sa petite-fille dans l'entreprise familiale, ce sont désormais trois générations qui y exercent. Ci-dessus, à droite : à l'Atelier Soleil, le maître faïencier Frack Scherer crée chaque saison de nouvelles pièces. Toutes les étapes de fabrication sont réalisées à la main (ici, après estampage).

## Moustiers, terre de feu

A Moustiers-Sainte-Marie, dans les Alpes-de-Haute-Provence, une poignée d'artisans prolonge l'histoire de l'un des plus grands centres de production faïencière du Grand Siècle. PAR SOPHIE HUMANN

Lorsque, après des études de gestion, sa petite-fille s'est inscrite à l'École de céramique d'Aubagne, Michèle Blanc a été troublée. Aurait-elle les moyens de plonger, à son tour ? De rejoindre ses parents, grands-parents, arrière-grands-parents, dans cette longue chaîne d'artisans, ces faïenciers, dont la famille Clérissy a porté, au Grand Siècle, si haut les couleurs ? Le nom de leur rude village, Moustiers-Sainte-Marie, accroché à ses falaises de chaque côté du torrent de l'Adou, avait alors brillé jusqu'à la cour du Roi-Soleil. Mais, quand Mélissa a reçu la médaille d'or du meilleur apprenti, les craintes de la faïencière se sont apaisées. La petite y arriverait, elle était douée en décor, et puis elle possédait l'agilité numérique nécessaire pour développer la clientèle au-delà des touristes de passage qui voient aujourd'hui en Moustiers une simple halte entre les gorges du Verdon et la pause Instagram sur le plateau de Valensole, au milieu des champs de lavande.

Place Pomey, au cœur du village, trois générations travaillent donc dans le petit atelier familial, à estamper, tourner, couler, cuire, émailler, décorer, recuire, assiettes, vases, pieds de lampe et autres objets, réalisés dans la tradition. Seule l'argile ne provient plus depuis longtemps des carrières locales. Le gendre de Michèle Blanc va en chercher à Aubagne, ou il prend à Salernes de cette terre rouge et grasse qui donne des carreaux si chaleureux, mais sèche lentement.

Ils sont encore une poignée de faïenciers qui vivent ici de leur art et racontent aux visiteurs ces gestes immuables, de cette terre pétrie à la main, à la première cuisson dans le four à mille vingt degrés, du tour de main pour plonger l'assiette dans l'émail et l'en sortir aussitôt, au pinceau qui n'a pas le droit à l'erreur, jusqu'au deuxième four à neuf cent soixante degrés... Ce sont les artisans de la maison Serrailier, ceux de l'atelier du Barri, dont les sobres plats blancs ont des allures de boutis provençaux. C'est Frack Scherer, qui a

appris le métier avec sa mère à l'atelier Ségriès. Son Atelier Soleil, en bas du village, travaille avec La Bastide d'Alain Ducasse ou la Japonaise Junko Miyoshi...

C'est aussi Isabelle Bondil, qui habite juste de l'autre côté de la place Pomey, au-dessus de sa boutique, regagnée chaque matin après sa promenade sur les chemins caillouteux qui paraissent fuir le village. Ici, l'âpreté du terrain, qu'on retrouve jusque dans la priante sobriété de l'église Notre-Dame voisine, a cédé à la chaleur de la faïence, disposée avec soin sur les étagères et buffets de bois fruitier. Certains motifs sont contemporains, tels ces gracieux iris qui fleurissent un peu partout ou ce décor de papillons et pistils rehaussés d'or, retrouvé sur plusieurs vases et pieds de lampe. Les artisans de la maison Bondil sont surtout passés maîtres dans la reproduction des formes et des motifs des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Isabelle Bondil connaît l'histoire de chacune des pièces. « Regardez la forme de ce drageoir. Il reprend celle du





bassin d'Apollon, à Versailles. Le cercle évoque le spirituel, le carré rappelle la matière. Et vous voyez cette épicière, avec ses trois compartiments ? Elle peut contenir trois épices : le poivre, le clou de girofle et la noix de muscade qui favorisent la digestion. On la posait au centre de la table, elle soignait les convives pendant tous ces repas trop riches. » La faïencière montre aussi ce rafraîchissoir à verres, aux masques d'inspiration maya et nez en fleurs de lys, ou la corbeille à fruits ajourée dont l'estampage est particulièrement long et délicat... Les lettrines des pots à pharmacie ne doivent rien au hasard. On retrouve l'*Hypericum*, autrement dit le millepertuis, réputé en Provence pour soigner les dépressions, l'orviétan, un antidote contre les poisons, ou la mandragore cultivée comme le cannabis pour ses vertus thérapeutiques.

Reine Bondil, la mère d'Isabelle, dirige toujours l'atelier qu'elle a fondé avec son mari en 1980. Entreprise du patrimoine vivant comme l'Atelier Soleil, l'atelier Bondil fait encore vivre cinq artisans confirmés. Anna Viera et Elsa Fernandez estampent et émaillent. Michel Aymes tourne. Frédéric Scannapieco et Nadine Maura peignent les décors. Reine Bondil se réserve comme autrefois la préparation des couleurs, avec les oxydes. L'oxyde d'antimoine pour les ocres, celui de cuivre pour le vert, de manganèse pour le mauve foncé, et enfin, celui de cobalt pour les bleus. « Pour le rouge, précisez-elle, on utilise aussi la poudre de Cassius. Le bleu ancien est très difficile à obtenir parce qu'on n'a plus le droit d'ajouter de plomb. Je mélange plusieurs bleus pour m'en approcher le plus possible. C'est comme pour l'émail. L'émail de notre atelier est fabriqué à base d'étain. Il décompose la lumière et donne donc une grande profondeur à la couleur. »

A leurs débuts, Reine et Jean-Pierre Bondil, suivis de leurs enfants Isabelle et Philippe, qui a été longtemps tourneur à l'atelier, ont passé des heures à étudier les faïences de l'âge d'or de Moustiers, dans les musées de Provence et, en particulier, dans celui du village inauguré le 15 septembre 1929 par la jeune Académie de Moustiers.

Celle-ci avait été créée à l'initiative de Marcel Provence, sans lequel l'art des faïenciers aurait bien risqué de se perdre. Lorsque le poète et écrivain était arrivé, en 1926, il ne restait en effet plus un seul atelier, les derniers ayant été fermés après la guerre de 1870. Marcel Provence fit rallumer les fours, alla chercher des céramistes et fit renaître la faïence à Moustiers...

Dans ce village né là où les moines des îles de Lérins avaient occupé au V<sup>e</sup> siècle des grottes, la présence de potiers remonte au XVI<sup>e</sup>.

La faïence, née en Italie et dans les pays du Maghreb, se développa quant à elle en

France au XVII<sup>e</sup>. Elle fit son apparition sur les tables royales après que le Roi-Soleil eut fait fondre son argenterie pour financer ses guerres. Rouen, Nevers, Montpellier étaient alors déjà de grands centres. Le petit village de Moustiers-Sainte-Marie allait bientôt devenir aussi célèbre qu'eux.

Il y avait ici tous les ingrédients pour fabriquer de la céramique : de l'eau et du bois en abondance, une terre argileuse. La plus agile famille de potiers sut s'allier aux meilleurs peintres. Pierre Clérissy (1651-1728) fut le premier à devenir « maître fayencier ». Son frère Joseph partit pour Marseille où il créa la fabrique de Saint-Jean-du-Désert. Il est possible que Lazaro Porri, prieur du monastère de l'ordre italien des Servites, lui ait transmis la formule de l'émail, ce glaçage blanchi par l'étain qui enrobe le biscuit et donne à la faïence son identité. François Viry était maître peintre à Riez et il avait travaillé dans l'atelier de Jean-Baptiste de La Rose à Toulon. Il fut engagé par les Clérissy en 1682, à l'âge de soixante ans. Lui et ses enfants transposèrent sur des plats et grandes assiettes les scènes de chasse du Florentin Antonio Tempesta, et ils ornèrent les aiguères, bassins, saupoudreuses, de décors inspirés d'Herculanum que Jean Bérain, ordonnateur des fêtes de Versailles, avait mis à la mode. La transparence de l'émail, la douceur des dégradés de bleus, la



## DE TOUTES LES COULEURS

Reine Bondil (page de gauche, en haut, avec sa fille Isabelle devant leur magasin) dirige l'atelier où les artisans d'art reproduisent des pièces historiques inspirées des premiers décors polychromes introduits par le faïencier Joseph Oléry en 1737 (page de gauche, en bas). Moustiers était déjà célèbre pour les décors à la Bérain de Clérissy comme celui de ce plat datant de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle (ci-contre).

rondeur des formes, la justesse du pinceau des Viry n'avaient pas d'égal. La faïence sortie de l'atelier des Clérissy fut vite connue dans tout le royaume. Pendant près d'un demi-siècle, l'atelier régna sur Moustiers.

En 1737, Joseph Oléry, un « peintre de fayence » formé en Espagne, à Alcora, et marié à une jeune femme de Moustiers, fonda sa propre manufacture avec son beau-frère Jean-Baptiste Laugier. En Espagne, Joseph Oléry avait appris à manier les émaux de couleurs. Les bleus de Moustiers s'accompagnèrent désormais de quelques verts et surtout d'ocres nouveaux, qui se déclinaient en frises, en guirlandes, dans de gracieux médaillons évoquant des scènes mythologiques, ou dans des galeries d'Indiens, nains, singes et autres grotesques. Lorsque Joseph Oléry mourut, en 1749, son ancien apprenti, Joseph Fouque, créa à son tour un atelier

avec Jean-François Pelloquin, fondant une troisième dynastie de faïenciers. Il popularisa le décor rehaussé de drapeaux et d'accessoires militaires, racheta la fabrique des Clérissy en 1783 et forma son fils, Gaspard, qui lui succéda jusqu'en 1848.

Louis et Jean-Baptiste Ferrat, enfin, introduisirent dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle la technique de la cuisson dite « du petit feu » permettant l'utilisation de couleurs plus variées et plus vives. On leur doit ces bouquets et ces scènes champêtres où les pourpres rivalisent avec les verts les plus profonds. Dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, malheureusement, les ateliers de Moustiers commencèrent à périr : le filon d'argile s'épuisant, les sels de verrerie et le plomb étaient devenus hors de prix à cause du blocus continental. Le développement de la porcelaine (une nouvelle céramique, venue de Chine et d'Allemagne,

plus fine, à base de kaolin) eut raison des dernières manufactures qui fermèrent leurs portes entre 1845 et 1870. Il fallut donc attendre Marcel Provence et son Académie en 1929, pour que rouvrent quelques ateliers dont ceux d'aujourd'hui sont les héritiers. Depuis, on entend toujours au village, le son que rendent les pièces, lorsque l'artisan les fait sonner pour vérifier qu'elles ne sont pas fêlées. « La faïence de Moustiers a son accent, écrivait Marcel Provence, touchez-la avec l'ongle, elle fait entendre un bruit cristallin, un peu grave, frais, un peu comme des cloches pascales en montagne. »